

Partage d'expériences autour de la formation du conteur

Jeudi 19 janvier, de 11h à 16h

chez Alexandra Ré, à Saint Thomé en Ardèche

Personnes présentes :

Lisa Baissade, Stéphanie James, Jeannie Lefebvre, Alexandra Ré

Partage d'expériences :

- 1) Le matin : Qu'est ce qui a été formateur pour vous, quel a été votre parcours ?
⇒ Conclusion avec les 3 socles de chacune, ce qui a été le plus formateur
- 2) L'après-midi : Posture de formateur, le conteur formateur, le formateur de conteurs

Autre :

- 3) Questions et thématiques qui ont émergé au fil des échanges : à aborder et développer lors de la prochaine rencontre
- 4) Réflexions diverses autour du vécu de cette première rencontre et plus globalement autour de cette recherche collective sur le thème de la formation du conteur
- 5) Prochaine rencontre prévue : le jeudi 23 mars, 10h à 17h, même lieu

Qu'est ce qui a été formateur pour vous, quel a été votre parcours ?

Jeannie

Je viens du théâtre, cours Florent. J'ai joué en tant que comédienne, fait des mises en scène, des tournées avec les spectacles. Puis j'ai eu des enfants, deux, et un arrêt long de huit ans. Il a fallu que je reprenne qq chose. Pas le théâtre, trop de temps s'était écoulé. J'ai rencontré Sylvie Vieville, qui proposait des ateliers de conte à côté de chez moi. Tiens c'est bien, je me suis dit, le conte on est tout seul. J'ai passé une année à désapprendre le théâtre. L'année suivante, j'ai laissé émerger. Et l'année d'après, j'ai laissé sortir. C'était bien mais qq chose n'allait pas. « Les chevaux s'emballaient. ». J'avais la sensation de raconter trop vers le dehors, j'éclaboussais trop. Problème d'intention trop forte. J'ai suivi un stage avec Michel Hindenoch, à Joncherette. Michel disait : « retiens tes chevaux. » J'ai appris avec lui à retenir mes chevaux. J'ai travaillé beaucoup la mythologie grecque. Au bout de 3 ans, il m'a proposé un projet : celui de ne travailler que la mythologie grecque. J'ai suivi ses ateliers, 4 fois par an, sur 2 jours, pendant 4 ou 5 ans. J'ai déroulé ce que je cherchais à faire avec la mythologie. Puis j'ai fait deux stages avec Catherine Zarcate et suivi l'atelier des *Lents* où j'ai travaillé sur *Dionysos*. Catherine m'a révélé ce que je savais. Je suis allée pour une validation. Elle m'a montré que j'étais bien sur mon chemin. Je connais mon chemin aujourd'hui. Les formateurs c'est ça, ceux qui montrent le chemin. Les *Lents*, ce n'est pas un stage de formation, mais un accompagnement de projet de création, mais c'est très formateur ; connaître le sillon que tu fais dans ton champs. On ne choisit pas un formateur au hasard. Peut y avoir des mauvais choix. Je réalise que j'ai eu de la chance de rencontrer ces trois formateurs.

J'ai aussi beaucoup appris, peut être plus appris, en écoutant les autres. Je n'ai pas de stress en formation. Je suis là pour ça. Pas de problème d'égo. Mais en entendant les questions des autres, en voyant les doutes et erreurs des autres, j'ai beaucoup appris. Je réalise que dans mon chemin de conteuse, j'ai décidé de ne rien prévoir. En tant que comédienne, j'étais « trop partout », je gérais tout (la place de comédienne, le regard extérieur, la technique...). En tant que conteuse, j'ai décidé de ne pas tout gérer, de ne pas tout analyser. J'ai décidé que je ne saurais rien. Je savais que je voulais ça et c'est la rencontre avec Michel qui m'a permis de le faire vraiment. En ce moment, je savoure le goût de « la conteuse improvisatrice ». Notamment sur la mythologie grecque.

Lisa

Avant d'être conteuse, j'étais infirmière, uniquement à domicile ; ce qui est très différent du travail en hôpital. C'est un métier où l'écoute et le lien à la parole ont une grande place. En parallèle, j'ai créé la bibliothèque de mon village, où j'étais bibliothécaire bénévole. La BDP m'a proposé une formation au conte. Cela a fait tilt. J'ai raconté dans les « tours de contes » de la BDP. Une dizaine d'occasions chaque année de raconter bénévolement en échange d'une formation par an, pendant 10 ans. J'ai donc rencontré beaucoup de formateurs, dont Pepito Matéo qui m'a dit : « Toi, vas-y ! ». Il y a des formations qui ne m'ont rien apporté. Avec la sensation que c'était des conférenciers plus que des formateurs.

Puis j'ai arrêté mon métier d'infirmière pour m'occuper de mon troisième enfant. J'ai décidé de devenir professionnelle. Je suis *formationvore* ! J'ai retravaillé avec Pépito Matéo dans une formation en accompagnement de projets, 2 fois trois jours. J'ai travaillé avec 12 / 15 formateurs différents dont Sylvie Delom, les *ateliers du réverbère* que je place dans les trois plus grands formateurs que j'ai eu. Puis j'ai suivi les ateliers de Michel Hindenoch. C'était la première fois que je travaillais en rendez-vous réguliers avec un même groupe. Cela a été très formateur de regarder les autres travailler. Puis j'ai suivi l'atelier *Les lents* avec Catherine Zarcate, deux ans de suite. Il s'agissait d'accompagner une création ; ça a été une expérience formidable, très riche.

Les trois personnes que j'estime « grands formateurs » ont un point commun : ils exercent un accompagnement absolument individuel. Il n'y a pas de règle. Ils ne disent pas : « un conteur ça doit faire ceci, ça doit pas faire cela ». Mais plutôt : « Toi, ta conteuse, je peux t'aider comme cela, à faire cela. »

J'ai la sensation d'avoir bouclé une boucle. J'ai envie d'autre chose en terme de formation. Faire des choses qui frôlent le conte. Le clown, le masque. Des choses que je n'utiliserai pas directement, mais qui vont enrichir ma posture de conteuse, ma parole. Aujourd'hui, ma conteuse elle est là. Cela a mis du temps. Mais je sens que maintenant elle est là. Maintenant, je cherche plus « qu'est ce qui peut nourrir ma posture » Travailler sur la posture.

Pour moi, tout nourrit le conte. Par exemple je joue de la flûte traversière. Je ne l'utiliserai jamais sur scène, mais cela me fait travailler ma musicalité.

Stéfanie

J'ai commencé par faire des études de psycho, dans l'intention d'être éducatrice spécialisée. J'aimais cette posture d'écoute, d'accompagnement, de soin. Et j'ai pris toutes mes options en sociologie et ethnologie. Cette complémentarité du regard focalisé sur l'individuel et/ou sur le collectif m'a toujours touchée. J'ai été passionnée par l'étude des indiens Kashinawa et le changement de regard que cela apportait sur ma propre culture. Un fil : le lien entre le singulier et le collectif.

En parallèle, je faisais du théâtre en amateur, depuis le lycée. J'ai commencé par un stage de clown de 3 jours, j'avais 15 ans, et intérieurement je me suis dit « je veux faire ça, encore ». Une vibration de joie était là dans cette rencontre avec cette forme d'expression. Mais je n'avais pas du tout l'imaginaire que ça puisse être un métier. Je découvre le goût des tournées, des parades, de jouer dans des lieux improbables...

Après le deug, ma meilleure amie, avec qui je partage le théâtre en amateur et la fac de psycho, décide de s'inscrire à une école de théâtre pour être comédienne. Je réalise qu'on peut en faire un métier...

Après ma licence, je m'inscris à une école de théâtre à Paris. Je n'avais pas encore l'intention d'en faire un métier. J'ai eu la sensation de faire ce choix « par hasard ».

Je sors de l'école en 1998, avec le projet de faire le métier de comédienne. Mais il me manquait quelque chose, comme une envie d'enlever *le 4^{ème} mur*. Je pensais au clown, au théâtre corporel, au théâtre de rue, quand Rachid Akbal (avec qui j'avais suivi les cours de théâtre corporel à l'école de théâtre), m'appelle et me dit : « une bibliothèque de Colombes cherche quelqu'un pour faire l'heure du conte, tous les quinze jours. Cela commence dans quinze jours. Je leur ai dit que tu allais le faire. ». Moi - « mais je ne connais pas de conte ! ». Lui - « Tu vas savoir très bien faire ça ? ». J'ai cherché des histoires à la bibliothèque. Je me suis souvenue avoir entendu Daniel Lhomond, à Sarlat, quand j'étais ado, et que cela m'avait « attrapée ». Lors de cette première racontée, je me suis sentie à ma place, c'était simple, mes questions de comédienne s'effaçaient et le 4^{ème} mur aussi. Les retours du public ont été très chaleureux. Quelque chose s'est passé, comme une évidence. J'ai eu envie de creuser. J'étais touchée par cette matière millénaire. J'ai fait un stage débutant avec Catherine Zarcate. Moment très fort. Et puis j'ai appris à raconter « sur le tas », beaucoup en cités de banlieue parisienne puis marseillaise, avec le rapport au rythme, au concret... Puis j'ai raconté beaucoup à domicile, tout en continuant à être comédienne. J'ai tourné beaucoup avec un spectacle pour les petits, autour de l'aïkido. Et puis cela n'avait plus de sens, j'avais envie de donner plus de place au conte. En 2003, je m'installe à Marseille, je crée ma compagnie et je fais le choix d'être uniquement conteuse.

Je fais divers stages :

Hassane Kouyaté, la liberté dans le conte ; Plusieurs stages avec Catherine Zarcate, dans la relation avec la Nature ; Didier Kowarsky, rapport avec l'impro, « le surgissement ».

Je continue à raconter des contes traditionnels, mais de 2006 à 2011, la majeure partie de mon travail se consacre à la création, avec un travail de collectages, d'écriture et des formes « spectaculaires » avec des musiciens, et tout un travail associé d'actions culturelles sur le territoire. Cela fonctionne bien, mais j'ai moins de temps pour travailler de nouveaux contes, pour faire évoluer mon répertoire. Cela me manque. Sur cette même période, je me forme en *Art martial sensoriel*, ce qui m'apporte une conscience corporelle nouvelle et nourrit ma posture de conteuse.

Une nuit, je fais un rêve : *je suis sur scène. Je me sens fatiguée, je dis qu'il va y avoir un entracte. J'ouvre une trappe dans le plancher et il en sort un cheval décharné. Je lui dis que je n'arrive pas à le nourrir. Une petite fille arrive et lui donne à manger.* Je me réveille.

A cette époque, je pense à arrêter ce métier, avec la sensation que ça n'a plus de sens.

A deux doigts d'arrêter, je travaille sur un « spectacle » qui s'appelle *Vide*, avec Didier Kowarski en accompagnement, pensant qu'après j'arrêteraï ce métier. C'était un spectacle où rien n'était prévu d'autre que le lieu et la durée. Ce n'était que des « surgissements ». Cette recherche m'a beaucoup nourrie. Cela a réveillé mon envie de faire ce métier, et a renouvelé mes contes, avec une liberté nouvelle. Et est née une envie très forte de revenir à la matière traditionnelle des contes de façon plus profonde.

Et puis je suis tombée enceinte. J'ai accueilli une fille. J'ai ralenti. J'ai ressenti le besoin de « faire silence » - un temps - le temps de renouveler ma parole et mon répertoire. Puis mon papa s'est éteint à petit feu et j'ai pris le temps d'accompagner cela. Je me suis mise quelques années en retrait, comme appelée par les deux bouts de la vie à faire une pause.

Au creux de cette pause, j'ai travaillé en individuel (2 fois 3 jours) avec Catherine Zarcate, autour de *La Reine Serpent*, avec l'envie de nourrir le fond, de revenir à la source, d'aller creuser, de trouver une structure pour compléter mon rapport très intuitif à ce métier. Puis j'ai suivi les trois semaines d'*Initiation au conte* proposées au CMLO par Marc Aubaret. Cela m'a permis de continuer cette prise de conscience de ce que je faisais intuitivement et de l'enrichir de la connaissance de la matière globale du Conte et du processus de création, comme si cela me donnait un socle plus solide sur lequel m'appuyer. Dans la même lignée, j'ai suivi une formation sur le *Processus de création* avec Brigitte Sénéca (peintre), à travers trois arts : peinture, danse, chant. Le fait de traverser et observer le processus de création à travers des arts qui ne sont pas celui du conte, me permet de mettre encore plus de conscience sur mon cheminement de conteuse.

Aujourd'hui, je travaille à nourrir et à renouveler mon répertoire, à chercher avec plus d'acuité ce que j'ai envie de dire aujourd'hui. Je viens de commencer le cycle d'ateliers (4 fois 2 jours par an) avec Michel Hindenoch, avec l'intention de travailler des contes merveilleux. Je participerai à l'atelier *Les lents* avec Catherine Zarcate à partir d'avril, avec le projet de raconter l'épopée de *Gilgamesh*. Et en parallèle, je travaille sur une création autour du thème de la naissance et la mort : « *La caresse du monde* ».

J'ai la sensation de retrouver des racines plus profondes qui me permettent de nourrir mes espaces de création.

Alexandra :

J'ai eu du mal à dire « je suis conteuse », je disais bien mieux « je raconte des histoires ».

L'idée de la fonction conteuse m'a été difficile à incarner.

La conteuse que je suis devenue est née dans l'enfance. J'ai eu une enfance très secrète, j'ai passé beaucoup de temps à lire des livres, j'étais « celle qui est loin », dans la lecture. J'ai passé mon enfance plongée dans l'imagination. Je ne faisais pas de bruit, j'étais une enfant fragile. A 7 ans, j'ai entendu Nacer Khemir raconter *le Chant des génies* dans un centre social. Cela a été une expérience fondatrice, un moment où « ça s'est allumé » J'ai eu la sensation que cet homme était là pour m'hypnotiser. J'ai le souvenir que cet homme n'avait qu'une tête et pas de corps !

Le champ des génies est le premier conte que j'ai raconté.

Je viens du théâtre. J'ai découvert le théâtre, en amateur au lycée, j'ai joué Molière (J'étais *le bourgeois gentil homme* !) et Shakespeare. J'ai éprouvé beaucoup de jouissance physique à jouer, à être sur scène. J'ai des souvenirs « corporels » de ces expériences. Le théâtre était l'endroit où le corps et l'imagination pouvaient se rencontrer.

J'ai fait des études de langues, une fac d'espagnol, pour faire traductrice...

En parallèle, je prenais des cours de théâtre en amateur à la comédie de Saint Etienne. Un été, j'ai fait un stage avec un des formateurs de l'école professionnelle de cette même Comédie de Saint Etienne. Il m'a suggéré de passer le concours d'entrée. Je l'ai tenté et je l'ai eu. Ca s'est fait comme ça, un peu au hasard, ma professionnalisation dans le monde artistique. Si j'avais raté le concours de l'école, j'aurais continué à faire des langues. Je n'étais pas accrochée à l'idée de faire du théâtre un métier.

Sortie de l'école, j'ai cherché du travail sur Lyon. J'ai travaillé avec quelques compagnies mais c'était dur dur de trouver du boulot. Je ne correspondais pas au fonctionnement du métier de comédienne « casting... ». J'avais envie de créer les choses par moi-même. J'avais besoin de collectif. J'étais nourrie de l'idéal de la troupe, de la décentralisation, du théâtre populaire. (Saint Etienne a son histoire avec Jean Dasté !)

Je suis rentrée au pays en Ardèche et j'ai participé à la vie d'une équipe, l'Hippocampe théâtre, pendant dix ans. On a créé des spectacles. C'est l'époque où j'ai beaucoup donné de cours de théâtre. On a créé un festival dans mon village « Les journées des histoires courtes. » La programmation du samedi soir était réservée au conte.

Une amie comédienne s'est mise à raconter des histoires... je m'y suis mise aussi...

J'ai bidouillé un peu avec le conte pendant 4-5 ans, sans me former. Je suis allée un peu partout dans le répertoire, au hasard et sans avoir une réelle conscience et connaissance de ce territoire particulier.

Puis j'ai fait la formation longue du CMLO. C'est la connaissance du répertoire, le goût, la curiosité du répertoire qui m'a mise sur le chemin. C'est d'abord le répertoire qui m'a formé. Et l'expérience de le partager. Tu apprends le goût du rythme par les randonnées, la profondeur par le merveilleux... une certaine relation au public avec les contes de sagesse ou le facétieux, etc...

L'expérience du répertoire dans sa diversité est très formatrice pour moi.

Je suis allée beaucoup écouter d'autres conteurs/conteuses dans les festivals... Des conteurs m'ont beaucoup appris rien qu'en les écoutant. J'avais un désir fort mais je n'arrivais pas à lui donner une forme. J'avais besoin de validation. Après l'écoute de certains conteurs, cela me brûlait d'envie de raconter.

Après le CMLO, je suis allée me former auprès de Michel Hindenoch, pendant plusieurs années à l'atelier (4 fois 2 jours par an). Je sens que c'était pour user un besoin de validation des pairs, du père ! Hi Hi ! J'ai vu, entendu, beaucoup appris par les autres, des choses que je savais « sans les savoir ». Dont j'avais fait l'expérience mais sans conscience. J'ai aussi appris des choses que je ne savais pas et qui ont été de vrai déclic pour ma pratique. (Laisser venir le public plutôt que de chercher à aller vers lui.) Michel à l'art de nommer par les images. J'ai mis du temps à rentrer dans l'atelier car j'avais peur, j'avais besoin de validation. J'ai fait 5 ans d'ateliers avec Michel et je sais maintenant que c'était aussi pour user ce besoin de validation. C'était pénible parfois de me trainer ça mais c'était nécessaire... C'est formateur aussi d'accueillir et de reconnaître ce besoin de validation sans lui laisser prendre trop de place et parasiter le travail. Le travail nous protège en fait. S'autoriser à travailler !

Je me sens de la « famille » de Michel. Pour la musicalité. Pour la confiance faite à l'histoire. Au trésor du répertoire traditionnel.

Je sens deux socles : connaissance du répertoire / savoir faire dans l'atelier avec Michel. Maintenant j'ai besoin de me frotter aux autres dans la créativité. Je sens que cela est formateur. Et j'ai besoin de m'asseoir sur du répertoire plus « lourd » : mythologie et mille et une nuits.

J'ai moins besoin d'accompagnement de formateur, mais plus d'accompagnement de projets.

Et puis, il y a l'expérience de raconter qui est formatrice. Nous avons besoin de raconter souvent.

Je repère trois pôles :

- connaissance du répertoire
- lien avec un maître
- le goût de l'expérience, de la recherche, regard aiguisé sur ce qui se passe

Je me suis fondée, dans ma légitimité à raconter, lorsque que j'ai commencé à avoir une connaissance de la matière. C'est important de savoir de quoi est faite la littérature orale. Ce n'est pas une question de pause intellectuelle ou un simple petit plus ! Un médecin connaît l'anatomie ! Même si on ne maîtrise pas toute la matière, (c'est impossible et infini, il y en a pour plusieurs vies !) au moins avoir la connaissance de la globalité de la matière et de sa hiérarchie, des fonctions de chaque répertoire. Avoir cette conscience qu'on habite un espace. Ce qui permet de ne plus être autocentré sur sa pratique. Qui permet de quitter la posture de « l'artiste qui vient dire quelque chose peu importe quoi ». Avoir conscience du paysage global pour emmener les gens visiter ce paysage. Tu ne fais pas le guide pour des gens dans un pays que tu ne connais pas un minimum !

C'est une joie et c'est un goût. Il y a aussi une forme d'humilité et de révérence là dedans. Les histoires sont puissantes. Michel dit ça très bien : Laisse faire l'histoire, elle va le faire très bien ! C'est une posture de gardien de trésors... Je me questionne car j'ai la sensation que dans la formation, il y a peu de personnes qui nomment ce trésor. Du moins, j'ai le sentiment qu'on ne le nomme pas assez.

Qu'est-ce qui a été le plus formateur pour nous ?

les trois socles de chacune :

Alexandra :

- le répertoire
- un maître formateur
- mon expérience / analyse-conscience de l'expérience / recherche à travers l'expérience

+ le terreau, le vécu antérieur (les langues, le théâtre...)

Jeannie :

- accompagnement par un formateur en lequel j'ai une confiance absolue / notion de guide
- la matière, la recherche de la matière, du répertoire, une recherche inépuisable
- le lâcher prise, la confiance, la liberté (qui s'appuie sur la matière, la connaissance de la matière). La confiance qui permet.

Lisa :

- la confirmation que je peux m'appuyer sur mes intuitions
- l'écoute/regard des autres apprenants avec qui je partageais les formations. Voir les autres cheminer dans leur différence par ce qu'ils me renvoient de ma propre singularité, comme une autorisation à être ce que je suis
- la recherche, la dynamique de création : qu'est-ce qui va alimenter ce que je cherche à dire (une musique, un parfum, une photo, ...)

Stéfanie :

- le rapport au corps comme un compagnon de « discussion » sur ce qui est juste ou pas
- la structure : processus de création, répertoire, travail de recherche, regard de formateurs ou accompagnements de création...
- l'intuition, la confiance que ce que j'ai à dire, je suis la seule à pouvoir le mettre en forme – dans ma propre singularité - pour que cela advienne vers l'extérieur.

Posture de formateur, le conteur formateur, le formateur de conteurs

Lisa :

En tant que formatrice – pour le moment, ça peut changer – j’aime beaucoup mélanger les niveaux. Peut être que parce que je suis en milieu rural. Dans ce groupe de travail, il y a des gens qui n’ont jamais raconté et deux pros. C’est très riche. Avec Michel H, il y avait aussi des niveaux très différents. La spécialisation « tel niveau sur tel thème », cela me pose un problème. J’ai un problème avec les intitulés de stages. J’en ai trouvé un quand même parce qu’il correspond bien à tous, « où suis-je quand je conte ? »

Après je me sens comme un médecin généraliste qui renvoie vers des spécialistes : je renvoie vers d’autres conteurs : si tu veux faire *les mille et une nuits*, va voir Jihad ; si tu veux travailler avec l’âme va voir Catherine ; pour le travail sur les images, c’est Michel Hindenoch ; ...

Quelle est la partie de moi qui se met au travail en formation ? La conteuse et la formatrice en moi n’ont pas les mêmes ouvertures. Je suis spectatrice de ça. Ce n’est pas une chose que j’ai travaillé. Cela m’émerveille. Je serais intéressée de savoir par où ça passe, pour les autres, cette aptitude à répondre à la personne que tu accompagnes. Est ce que ça leur arrive sans qu’ils sachent trop comment aussi ? Il y a quelque chose de mystérieux. Pour moi, je sens que cela passe par un centrage et par une intention. Intention d’aider l’autre. Une notion de compassion. D’empathie. D’être avec.

Pour moi, les meilleurs formateurs, ce sont ceux qui n’arrivent pas avec des recettes toutes faites.

La formation tient une place essentielle dans mon travail. Cela fait cinq ans que je mène des ateliers. Deux ateliers mensuels, fréquentés par 14 personnes et un stage par an. J’ai démarré par un stage qu’on m’avait demandé d’organiser et c’était tellement chouette qu’on a mis en place un atelier.

Jeannie :

Je ne peux pas utiliser à mon propos le terme de formatrice. Pourtant je co-anime depuis trois ans l’atelier amateur avec Sylvie Vieville. Et j’accompagne aussi un autre groupe d’amateurs. Et il y a aussi un travail que l’on fait à quelques conteuses, où on fait un travail d’accompagnement mutuel.

Comme Lisa, j’aime l’idée d’accompagnement. C’est comme si j’étais un énorme radar. Comment les infos arrivent, je ne sais pas. Tout ce que je vais pouvoir donner est quelque chose qui me dépasse. C’est comme un radar. J’ai ça, ça vient tout seul, je sens, je sais écouter. C’est au-delà de l’empathie, je rentre à l’intérieur ! Je n’ai pas fait beaucoup de formations mais ça n’est jamais arrivé que mon radar ne soit pas ouvert. Si on me demande de l’aide, j’en donne. Je n’ai pas de projets mais j’ai des visions !

Comme c’est évident, j’ai un peu du mal à reconnaître cela, à donner de la valeur à cette posture. Parce que c’est évident, c’est normal, y a rien à dire.

Lorsque je vois Michel H. faire, je vois qu’il vient avec des questions qui l’intéressent, autour de la posture de conteur, et en quelque sorte, il propose aux gens qu’il accompagne, de visiter aussi ces questions.

Sur la question de mélanger les « niveaux » amateur et pro, il me semble que c’est possible. Mais l’amateur, il faut qu’il reste dans sa joie ; et un pro, il faut qu’il reste dans

sa joie aussi, mais avec les pros, l'exigence n'est pas au même endroit. Je donne les mêmes choses mais pas de la même façon.

Chez ceux que j'estime être de grands formateurs, je reconnais quelque chose de fiable. En tant que conteur et humain. Il y a une résonance humaine. Ils sont dans une écoute extrême, ils savent recevoir et répondre de manière juste à un besoin d'aide. J'ai été souvent éblouie par la pertinence de la réponse, pour la réponse, qu'elle me concerne directement ou s'adresse à un autre conteur. Ça m'intéresse beaucoup d'accompagner quelqu'un. C'est peut-être le mot de formateur qui n'est pas adapté à moi.

Stéphanie :

J'ai animé peu de formation au conte. Quelques stages mais pas d'atelier suivi. J'ai le projet de mettre en place un atelier suivi l'année prochaine.

Dans la posture du formateur au sens large, je me sens à l'aise. Cette posture que j'ai eue dans divers cadre : des stages-ateliers en art martial sensoriel, des stages-ateliers théâtre, des actions culturelles autour de mes spectacles avec des ados et des adultes... Je me connais une qualité d'écoute, une écoute qui passe aussi par des perceptions corporelles, de ce que me transmet l'autre, qu'est-ce qu'il touche en moi.

Cet accompagnement, pour moi, c'est sentir la singularité de l'autre et lui restituer la valeur de ce qui est là. Faire miroir. Etre dans une forme de neutralité. Refléter à l'autre ses points de force, sa lumière. Et l'aider à révéler, à construire, à étayer ce qui est encore en dormance.

Les compétences que j'aime à trouver chez un formateur :

- une bienveillance qui ne soit pas molle, c'est-à-dire qui soit accompagnée d'une exigence, qui ose aussi nommer les choses. Quelqu'un qui te dit : « je ne sais pas à ta place, tu es la seule à pouvoir trouver la manière de faire » mais qui sait dire quand c'est « en dehors d'une forme de cohérence » ou « là tu es en dehors du chemin de l'authenticité ». Quelqu'un qui sent et qui sait cibler « le petit truc qui manque ».
- quelqu'un qui a une connaissance fine de la matière spécifique du conte, dans la théorie (connaissance des divers types de répertoire, ...) comme dans la pratique. Sentir que la personne a traversé et retraversé sa matière, qu'elle l'a « mâchée ».
- Quelqu'un qui a un parcours artistique.
- Quelqu'un qui sait poser un cadre clair et bienveillant, d'autorité, de rapport au groupe.
- La capacité de s'adapter à chaque personne, sans appliquer une même recette pour chacun.

Actuellement, je me sens encore en manque de légitimité sur cette question de la connaissance fine de la matière. Je sens que j'ai encore beaucoup à apprendre sur ce volet. Mais peut-être aussi que quelque chose va s'incarner plus profondément de cette connaissance, en transmettant.

Aujourd'hui, je me sens capable de transmettre et accompagner autour de la notion de processus de création, avec la conscience des étapes : expansion, épure, choix, tri, intention, construction... si on créait une école de formation de conteurs, il me paraîtrait important de mettre au programme cette notion de processus de création. Avec la conscience qu'on ne raconte pas tous de la même façon, mais qu'on peut s'appuyer sur des outils, sur des étapes propres au processus de création. Y'a une manière de s'y prendre comme pour l'ébéniste, même s'il crée un meuble original, il va choisir tel bois

pur telle raison, tel outil pur telle finition, il va devoir commencer par dessiner un pan, faire des calculs.... Et nous, quelle est notre boîte à outils ? Quelles sont nos étapes ? Pour moi, le conte a à voir avec l'artisanat.

Alexandra

J'ai donné beaucoup de formations, mais plus dans le domaine du théâtre que dans le domaine du conte. Puis j'ai mis cette activité en suspens car cela m'éloignait de ma propre créativité. Je manquais de « neutralité », et je trouvais ça lourd, parfois, toute cette créativité qui voulait s'exprimer et dont je me sentais la responsabilité.

Il y a 8 ans, j'ai eu l'expérience d'un stage de conte dans une MJC qui s'est très bien passé, tellement bien que les femmes qui ont participé, ont demandé à ce qu'existe un atelier, une fois par mois. Je l'ai mis en place. Cela a duré pendant trois ans. Il y a eu beaucoup de profondeur, et des accompagnements sur le long terme. Mais je sentais que j'enlevais « mes bandelettes » pour aider à leur tissage créatif. Alors j'ai arrêté. Idem pour l'organisation d'événements. J'y reviendrais sans doute. Et c'est intéressant de revenir aux choses, tout en ayant changé, bougé. Il faut sentir « c'est le moment de quoi maintenant ? »

Un formateur, qu'est-ce que c'est pour moi ? :

- Il n'a pas à prendre en charge la créativité de l'autre
- C'est quelqu'un qui a le sens de la responsabilité. Ce n'est pas une demande anodine que celle d'être formé dans un domaine artistique. Responsabilité de compétence et de qualité humaine. La formation implique des rapports d'une grande profondeur, bienveillance, subtilité. C'est engageant dans les deux sens.
- C'est quelqu'un qui sait « voir à travers » sans forcément nommer de manière frontale. Nelly, ma prof de yoga dit cette chose très belle : « ici vous êtes vus ! Vous acceptez d'être vu ! Car c'est une chance d'être regardé vraiment ! »
- J'aime la notion de maître et de disciple, même si ce sont des mots qui font peur. Notions d'humilité et de transmission. d'apprentissage et de perfectionnement. (Nelly dit encore cette chose là : « Le bonheur est dans l'amélioration ! ») Pour ma part j'aime être « élève ». Tu sais des choses mais le formateur en sait plus que toi !

Je me sens être formatrice dans ma capacité d'écoute, de bienveillance, d'accueil, je sais faire groupe. Mais je ne suis pas un maître ! Je peux apporter plein de choses sur le répertoire et l'art de le porter mais je peux tout aussi bien dire : va voir Michel Hindenoch !

Aujourd'hui, des gens que j'ai rencontrés, me demandent de faire de la formation. Et je n'y vais pas. Je pense que je commence à avoir de l'expérience et des compétences. Cela peut aussi mettre du beurre dans les épinards ! Mais ce n'est pas totalement suffisant d'avoir des compétences ou des besoins de croûter. Quelles sont mes intentions quand je forme ?

Cela pose la question de :

La formation, pour qui ? Pour quoi ? Et comment ?

- ⇒ qui ? : identifier les besoins. Distinguer ce qui relève de la professionnalisation, du perfectionnement et / ou du monde amateur. Ce n'est pas toujours simple. Il y a des amateurs qui ne sont pas dans une démarche de professionnalisation affirmée mais qui en ont pourtant le désir. Conter n'est pas l'exclusivité des seuls

professionnels. Il est important que beaucoup de gens racontent pour que le conte vive et perdure. Il y a des formateurs qui ne se posent pas cette question et qui forment indifféremment des pros et des amateurs considérant que chacun est libre de choisir ce qu'il a à faire avec le conte. D'autres formateurs au contraire sont beaucoup trop intrusifs quant à cette liberté là et vont se fâcher de voir qu'une personne dite amateur commence à « vendre » des spectacles et à faire de la concurrence sur le territoire ! C'est triste d'être dans cette posture là ! Mais c'est bon de nommer cela aussi. Cela existe et ça soulève des questions. Ça me paraît bien au moins de ne pas les esquiver.

- ⇒ Pour quoi ? : Ce serait pour faire de la transmission. Pour moi un formateur, c'est quelqu'un qui est au service de l'art du conte. Dans le domaine pro : Pour que les conteurs soient des conteurs avec un vrai alignement avec l'art du conte. (Notion d'exigence.) Dans le domaine amateur, transmission de répertoire notamment.
- ⇒ Comment : exigence quant au cadre et à la durée des formations. Je crains les projets de « formation express ». Ceux qui sont parfois juste un accompagnement à la vente d'un spectacle, une après midi d'initiation. etc.... Il peut s'y trouver de la richesse, on peut donner des pistes, les personnes formées peuvent y trouver du goût ou un élan mais cela reste toujours insuffisant. Il faut oser pousser des propositions qui s'inscrivent dans une durée. Et ce en dépit des restrictions budgétaires...

Je repère différents niveaux de transmission :

1. pour amateurs (pour que le conte ne se perde pas dans les familles, dans le monde « domestique »)
2. Pour professionnels utilisant le conte dans le cadre précis de leur profession et donc sans but d'en faire un métier. (Instits, Bibliothécaires, Personnels de crèche, assistantes maternelles, métiers du social et de la santé.)
3. pour personnes en voie de professionnalisation dans le conte
4. pour conteurs professionnels en quête de perfectionnement
5. pour la transmission et l'échange entre conteurs pros : le compagnonnage.

Dans les années qui viennent, je trouverais du sens à monter des projets de formations surtout dans le cadre 2. Il manque toujours de l'argent donc du temps pour mener aussi loin qu'on le voudrait les projets éducatifs en lien avec le conte. D'où la nécessité quasi militante de former des instits et des professionnels de l'enfance pour qu'il soit en capacité de continuer à prolonger ou à initier ces projets sans nous. Marc Aubaret dit très bien cela : Un projet où le conteur s'investit en tant que formateur est réussi quand il permet à la structure en demande de formation de continuer, de prolonger, d'inventer de nouveaux projets avec autonomie.

J'aurais peut être aussi des choses très spécifiques à inventer dans le cadre 1, en direction des amateurs pour peu que la finalité soit claire. Par exemple : accompagner des temps de racontage pour les tout petits en bibliothèques ou en crèche par des temps d'échanges et de transmissions de répertoires avec les parents.

Je pourrais avoir du goût pour le cadre 3. Offrir une formation de base à des apprentis conteurs en tout début de chemin. Partager notamment avec eux mon enthousiasme pour le répertoire. Leur en donner le goût. C'est pour moi la clef de voûte de l'affaire ! Mais le cadre me paraît difficile à trouver. Dans les demandes de formations que je

reçois, c'est toujours très hétéroclite : amateur passionnés, professionnels en difficulté et en quête de perfectionnement etc.

Je ne me sens pas du tout à ma place dans le cadre 4 qui relève pour moi de la « maîtrise ».

Par contre, je sens que c'est maintenant pour moi le temps du compagnonnage, bien plus que le temps d'être formée ou de former. Et de fait c'est ce qui arrive ! Avec ce travail de double compagnonnage dans les deux sens avec toi Jeannie, dans l'accompagnement de ton projet, Lisa, et certainement un jour avec toi Stéphanie, au vu de nos affinités et de notre proximité géographique. C'est très important pour moi cette dimension là. La force commune de nos élans créatifs et le soutien que nous nous apportons. On est dans le même bateau et on est heureuses de voir se déployer les voilures de chacune. C'est comme si l'épanouissement créatif de l'une profitait à la créativité générale ! Nous profitait à toutes en quelque sorte. Ça donne du courage, du goût au travail, de la joie. Ça fait sortir de la pression commerciale et concurrentielle qui existe aussi, comme partout, dans le métier. On sait bien qu'il faut trouver sa place et gagner son pain mais on sait bien aussi qu'il s'agit d'autre chose...

Je suis touchée de la confiance que vous m'offrez pour accompagner vos projets. En dehors de l'aspect affectif et de l'amitié qui nous lie, c'est aussi extrêmement formateur d'accompagner. On se met en contact avec ce que l'on sent et ce que l'on sait. On nomme et cela nous éclaire aussi. De même, accepter d'être accompagné c'est offrir à l'autre la possibilité de déployer ces compétences particulières. C'est bon de les connaître et de les reconnaître ces compétences particulières à chacune. Qu'elles relèvent du radar, de l'intuition, du rapport au corps ou de la connaissance de la matière. Et c'est bon aussi de pouvoir connaître et reconnaître nos failles, nos manques. Ça c'est de la confiance offerte !

Je pense même qu'à un certain niveau le compagnonnage a plus d'avenir que la formation qui peut impliquer la hiérarchisation des savoirs et le formatage.

Le compagnonnage a peut être plus de lien avec la créativité.

C'est un des objets de notre association cette mutualisation de nos savoirs, de nos complémentarités. C'est sa grande force et sa richesse de permettre ce lien là qui nous fait sortir du monde marchand, de la foire à la promotion.

La créativité pour moi c'est quelque chose de très fort. Peut-être qu'il y a des êtres extrêmement créatifs qui pourraient être de très bons formateurs mais qui se consacrent à la créativité, et des êtres qui sont très créatifs mais qui se consacrent à la formation ! Il y a heureusement des personnes qui sont douées des deux compétences et qui trouvent l'équilibre dans leur pratique ! Cela se pose en termes de choix, pour des questions de disponibilité temporelle. A quoi je consacre en priorité le peu de temps que j'ai ? Ou bien comment j'arrive à organiser ce temps pour tenir un équilibre entre nourrir et être nourrie. Comment je suis capable de fermer une « fonction » et d'en ouvrir une autre. De les alterner, sans me sentir trop divisée dans les différentes actions. Ça se fait à l'intuition ? Ou au cadrage ? Le travail créatif, le travail réflexif, associatif à l'Apac, la formation, la militance, l'organisation d'événement, tout cela va dans le même sens. Je me sens riche de toutes ces casquettes qui font un large chapeau. Mais pour moi, quand il y a trop de choses, c'est souvent le bordel !!!! C'est bien d'élaguer peut être quand on a trop de désir...

**Questions et thématiques qui ont émergé au fil des échanges :
à aborder et développer lors de la prochaine rencontre**

Questions à creuser :

1) Conteur-formateur :

- ⇒ Est-ce qu'un formateur au métier de conteur se doit forcément d'être lui-même conteur ?
- ⇒ Est-ce qu'il peut y avoir des formateurs autres que conteur ? Exemple de Marc Aubaret qui transmet de très beaux outils au service du conte et de la posture du conteur mais qui n'est pas conteur. Ou des conférenciers autour d'une thématique, qui t'allument l'envie d'aller creuser plus en profondeur.
- ⇒ Quels seraient les apports spécifiques de chacun ? En quoi ce serait complémentaire ?
- ⇒ Si on devait créer une Ecole du métier de conteur, quel équilibre serait important à trouver entre des formateur-conteur et des formateurs-non conteurs ?
- ⇒ Quels formateurs non conteurs pourraient nourrir la formation à l'art du conte ?

2) Le terreau avant la formation

- ⇒ Qu'est-ce que les divers métiers traversés avant de devenir conteur, apportent à notre posture de conteur ? Avec quelle spécificité selon les secteurs (arts du spectacle, métiers du social, métiers manuels/artisanat, métiers des arts plastiques, métiers du livre, métiers de l'éducation... ?
- ⇒ Qu'est-ce que l'on doit désapprendre ?
- ⇒ Qu'est-ce que l'on doit garder, et le mettre au service ?
- ⇒ Quelle continuité on peut observer dans notre parcours ?
- ⇒ Qu'en est-il de la formation d'un conteur qui n'a aucune formation préalable ? Ce pourrait être un guide de réflexion en partant de cette recherche-là.

3) Conte et Théâtre

- ⇒ Jeannie, tu as dit « J'ai du désapprendre le théâtre », « heureusement c'est qq qui venait aussi de ça, qui a pu m'apprendre à désapprendre. » J'ai cette croyance que cette personne voyait cette différence de position, car elle l'avait elle-même traversée. Celle de faire sauter le quatrième mur. Et parfois, dans le conte, y a parfois une suspicion par rapport au théâtre.
- ⇒ L'expérience du théâtre apporte aussi beaucoup. Il faut défaire des choses, mais pas tout. C'est important de se sentir en sécurité dans la relation de formation, pour que ce « désapprendre » puisse se faire sans jugement ni à priori.
- ⇒ Ce qui à désapprendre du théâtre : qq chose de maniéré, du rapport à la langue, la recherche que « ça sonne bien », qq chose du « montrer », ça donne bcp à voir... alors que le conte invite à quelque chose de plus intérieur.

4) Former, c'est formater ?

- ⇒ Comment former sans déformer, former sans formater ?
- ⇒ Est-ce que la création d'une école de conteurs ne crée pas de toute façon une forme de formatage ?

- ⇒ Comment éviter cet écueil ? Est-ce évitable, ou est-ce que toute formation nécessite, après, un temps pour « désapprendre » et trouver sa singularité au fil du temps et de l'expérience ?
- ⇒ Quels paramètres, garde-fous pourraient limiter ce formatage du collectif ?

5) La question du répertoire

- ⇒ La connaissance du répertoire, avec la conscience du paysage global de la matière du conte (mythes, légendes, épopées, contes merveilleux, étiologiques, d'animaux, de sagesse... la dimension culturelle...). Une nécessité, comme socle de base à une formation initiale à l'art du conte ?
- ⇒ A quel moment transmettre cette connaissance ? De quelle manière la transmettre ?
- ⇒ Qui est en capacité de transmettre cette connaissance globale ?

6) Question de la création

- ⇒ Quels sont nos mobiles intimes ? Quelles grandes familles de « mobiles intimes » on peut faire ?
- ⇒ Quels sont les processus de création ?
- ⇒ Qu'est-ce que la création dans le conte ? Quel rapport entre traditionnel et création ?
- ⇒ Il n'y a pas de création sans intention vers l'autre. Percevoir ce qui eut « atteindre l'autre ». Qu'est-ce que c'est l'art ???
- ⇒ Quel est le rapport entre Formation et Création ?

7) Equilibre entre intuition et connaissance/conscience

Echanges

- ⇒ Je me sens plus dans un rapport pulsionnel avec mes choix de répertoire. Pas de conscience du processus.
- ⇒ Je ne sais pas toujours le fond du pourquoi mais le dialogue intérieur a lieu.
- ⇒ Repérer quelle est la facilité de la personne : facilité dans la structure, mais manque d'intuition. Capacité intuitive mais manque de structure.

8) Le travail de la posture du conteur : de quelle posture parle-t-on ?

- ⇒ Posture scénique ?
- ⇒ Posture intérieure (de quel lieu intérieur ça part) ?
- ⇒ L'angle de vue du conteur ? (de quel point de vue le conteur regarde la scène du conte qu'il décrit/ ex : je vois la scène en contre-plongée ou depuis le coin de la pièce ou encore je vois la scène dans le regard du renard, ou dans le regard de la poule...)

9) Créer une école pour apprendre le métier de conteur

- ⇒ L'idée de l'école interroge la notion de professionnalisation
- ⇒ En mettant en place une école, va se questionner la notion de hiérarchisation des savoirs transmis. La notion de professionnalisation implique de mettre en place une notion de socle de base. Qu'est-ce que l'on met en socle de base pour le métier de conteur ?
- ⇒ Est-ce que la connaissance du répertoire doit être dans le socle d'une formation initiale ?

- ⇒ D'ici 10 ans, il y a certainement des choses qui vont se mettre en place pour créer des lieux de formation au conte. Il va falloir que ces centres de formation soient habilités pour être reconnus comme formateurs. Et vont devoir se mettre en place des critères de formation, pour avoir eux-mêmes des formateurs agréés !
- ⇒ Il y a un projet d'école au CLIO. Le Ministère demande que soient mis en place des critères de formation pour maintenir la subvention au CLIO/organisme de formation. Idée : Une fois qu'on a avancé en interne APAC, on pourrait inviter le CLIO à une réflexion commune sur le projet d'école et la notion de formation.
- ⇒ Ce serait intéressant qu'il y ait plusieurs « types » de formateurs, plusieurs sensibilités. Que l'on ne soit pas forcé d'aller vers tous à la fois. que chacun puisse construire son parcours aussi par affinité de « famille de conteurs ».

10) La transmission en face à face, de conteur à conteur

Echanges

- ⇒ Un autre chemin que la mise en place d'une école. Comment le penser ? Est-ce que l'école serait le seul mode de transmission de l'art du conte ? Est-ce qu'il est le plus adapté ?
- ⇒ Spécificités de la transmission en individuel, en face à face : Dans ces temps-là, quelque chose se joue de l'ordre de la transmission et de la validation, comme une reconnaissance d'appartenir « à la même famille ». Comme si on se reconnaissait, on choisissait des « pères » et/ou « mères » de conte.
- ⇒ Cela permet d'aller plus profond, plus intime, plus personnalisé. En groupe, il y a la limite « sociale » et temporelle. Cela permet d'aller plus loin. Cela glisse dans l'accompagnement à la création.
- ⇒ Cela nous ramène à l'idée de la transmission et du maître. Ce n'est pas anodin d'être dans la relation à deux. Idée d'une famille.

Réflexions autour de la connaissance de la matière globale du conte :

Les personnes qui arrivent en formation : amateurs

- viennent avec des contes trouvés sur internet
- viennent avec des contes trouvés en bibliothèque, mais avec l'auteur de l'édition comme si c'était la seule version

Cela invite à transmettre le rapport à la recherche, à la comparaison de versions.

Aujourd'hui, il semble qu'il est nécessaire d'amener la majorité des personnes venant se former, à gagner en conscience réelle de la matière du Conte dans sa globalité, afin de quitter une connaissance parcellaire impliquant des choix rapides de versions, sans prendre le temps de chercher, de comparer, jusqu'à trouver ce qui résonne vraiment pour nous et sans conscience de « où ça se situe par rapport à la cartographie générale de la matière du Conte. ».

Peut être que la connaissance fait peur. Il y a peut-être quelque chose à faire évoluer sur le rapport à la connaissance:

La connaissance, c'est le contraire de fixer ou d'enfermer. C'est au contraire ouvrir des possibles, donner des appuis solides, un cadre, une structure vers plus de liberté.

Une connaissance fine de la matière globale du Conte et un apprentissage de la construction d'un répertoire apparaît comme des apprentissages à mettre dans le socle de base d'une formation initiale à l'art du conte.

Un formateur de qualité devrait être apte à donner dès le début le goût de cette matière, de cette connaissance globale.

Réflexions diverses autour du vécu de cette première rencontre et sur cette recherche collective sur la formation du conteur

Partage sur le vécu de la journée et réflexion sur cette recherche collective :

- ⇒ Nous avons fini la journée grandement nourries de tous nos échanges et avec l'envie de continuer la réflexion.
- ⇒ Il nous est apparu que c'était un chantier au long court dont on ouvrait la porte. Que cela nécessitait de prendre le temps d'envisager cette question sous divers angles.
- ⇒ Il nous est aussi apparu nécessaire de convier les « plus anciens conteurs-formateurs » dans cette réflexion, pour bénéficier de leur expertise en cette matière.
- ⇒ Nous avons la sensation qu'il est « urgent » et nécessaire aujourd'hui d'aboutir à une réflexion-action sur la mise en place d'école(s) au métier de conteur

Dernières réflexions autour du thème de la formation :

- ⇒ Le partage (d'expérience ou de travail) avec d'autres conteurs est aussi, en soi, très formateur
- ⇒ Dans le temps de l'accompagnement par un formateur, on est porté, en confiance, on n'analyse pas le geste de l'autre, sa façon de nous guider... Je ne savais pas ce qu'il faisait, mais quand je sortais j'avais les bagages remplis. C'est dans l'après, avec du temps qui s'est écoulé, qu'on sait ce que le formateur nous a donné.
- ⇒ Y a des gens qui n'ont pas envie de travailler. Tu offres l'arbre pour que l'autre vienne se frotter le dos dessus, ou pas. On offre le cadre. Mais il ne s'agit pas de chercher à tout prix à former l'autre. D'ailleurs y'a des gens qui disent qu'ils veulent être formé mais qui en réalité ne le veulent pas !
- ⇒ Que fait le formateur ? : il repère où est « la faille » après avoir valorisé les appuis solides de la personne, ses atouts. On aide à mettre à jour l'endroit qui est « à la cave ». Se mettre à l'écoute pour que la personne aille habiter la pièce inoccupée.